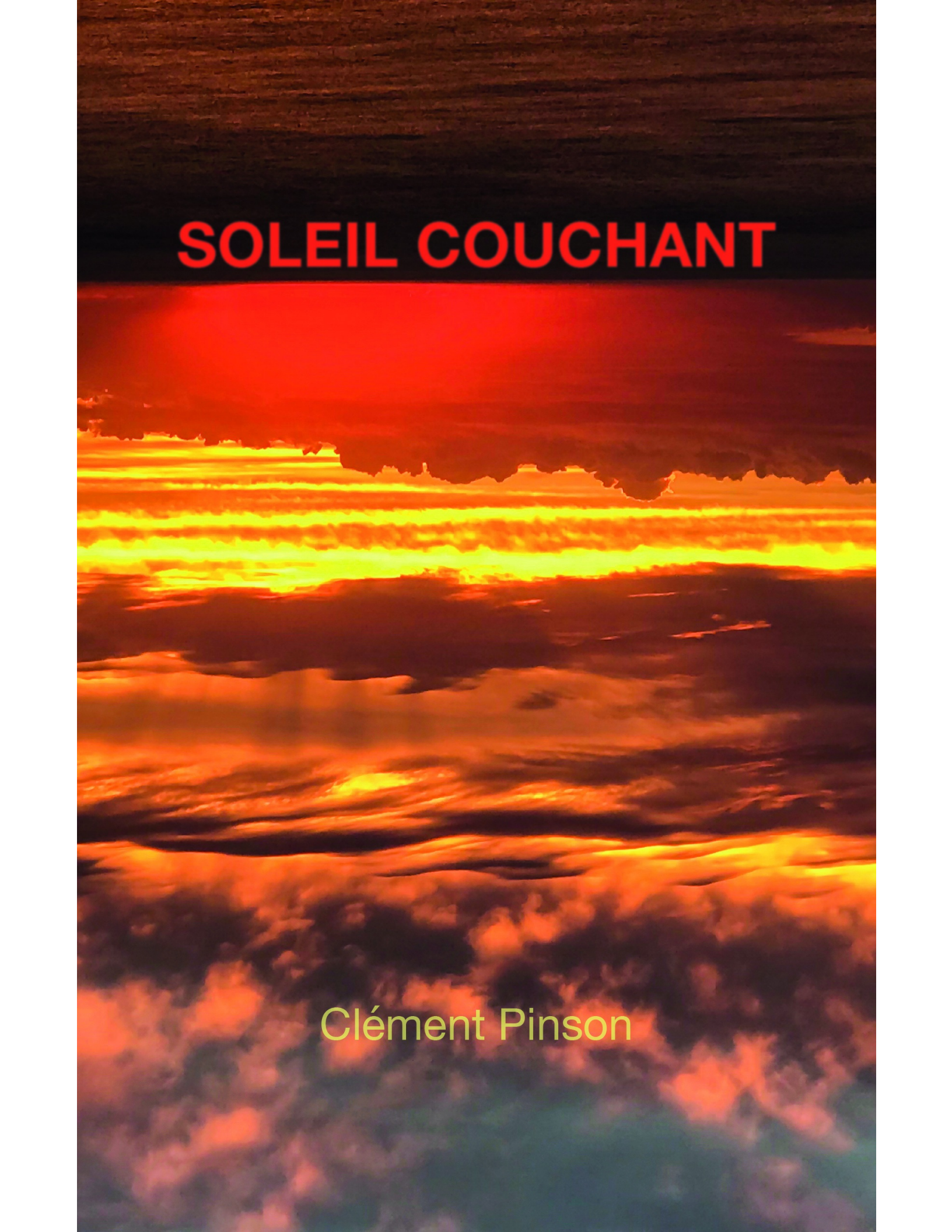


SOLEIL COUCHANT



Clément Pinson

Clément Pinson

Soleil Couchant

© Clément Pinson, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0541-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Il est arrivé dans la baie avant que le soleil ne se couche. L'endroit n'était pas spécialement recommandé pour y mouiller un voilier, mais il l'avait choisi par nostalgie. Le vent venait du nord, l'orientation de la côte était adaptée, l'abriterait le temps de la nuit. Le rivage était vivant, les bruits venaient à lui distinctement, mais il y avait cette distance nécessaire qui faisait de lui un observateur. Il n'était plus qu'un lointain observateur depuis son départ du Havre, il y a 4 mois, malgré les escales où il n'avait parlé à personne en dehors des besoins de ravitaillement. Il ne voulait plus toucher à la vie et être séduit à nouveau. Il avait décidé d'arrêter là, de se couper du monde et définitivement.

C'est une chose de le décider et c'en est une autre de le tenir pendant des semaines, de solitude. Il voulait ne plus se nourrir que de l'air plus ou moins chaud, des odeurs de l'eau, des rivages arborés, du scintillement des roches au loin ou de la compagnie des nombreux oiseaux qui l'avaient accompagné même pour quelques heures. Le regard le plus souvent haut au-dessus de l'horizon, il ne vivait qu'avec les nuages ou les étoiles, les uns l'informant sur le vent à venir ou pas, les autres lui permettant de confirmer une position qui n'était que des chiffres sur ses instruments. Lui avait besoin de se sentir habiter, d'être là et seul, enfin, sur la surface immense qui s'ouvrait devant lui.

Il avait toujours été un marin bien qu'il en ait pris conscience tardivement. Ça n'était pas la première fois qu'il quittait une vie pour une autre, sans au revoir, sans le déchirement des adieux, il laissait derrière lui un temps qui ne serait plus, quoiqu'il en pense, quoiqu'il puisse faire et quel que soit son attachement aux êtres, aux endroits.

Avant de partir, il avait écrit un petit mot au dos de la photo d'elle et lui, dans le cadre du salon : « je pars maintenant, mes affaires sont en ordre, tu n'as pas d'inquiétude à avoir. Je t'aime ». Le message était fait pour entretenir le doute et laisser penser qu'il ne s'était pas vraiment perdu en mer.

Il se tenait toujours prêt, passait du temps à ce que tout soit en ordre. Il en était ainsi pour tout, de sa vie professionnelle comme de sa vie personnelle et comme

de ses sentiments. Tout devait être impeccablement rangé, en vue du coup dur. Cette attitude tranchait remarquablement avec un tempérament audacieux et rêveur qui faisait l'admiration des autres. On se moquait de ses manies de comptable et on aimait sa liberté.

Il n'avait pas pris longtemps pour décider de ce voyage et pour l'organiser. Il lui avait suffi de régler les quelques affaires et puis de partir, avec quelques objets, quelques fétiches utiles à protéger son esprit. En route, il avait construit son parcours, programmé les escales nécessaires. Il ne s'était posé aucune question sur sa destination et pourtant, il avait eu le temps. Mais il était affairé à régler les voiles, à calculer sa route, à réévaluer ses ressources en eau, en nourriture et en carburant.

Il faisait route pour San Francisco et il n'y avait rien d'autre à penser ou à justifier. Il serait de toute façon le seul à savoir. Sa vie avait été disséqué de nombreuses fois, les exégètes n'avaient pas manqué pour interpréter son œuvre, il avait fini par se vivre en personnage romanesque à tel point qu'il pensait son quotidien comme des épisodes qui entretiendraient son audience.

Sa vie était, aux yeux des autres, un succès, il voulait absolument réussir sa mort.

Il voulait disparaître avec le bateau. Après son acquisition, il l'avait rapidement considéré comme un ventre rond et maternel dans lequel il pouvait se réfugier seul ou avec ses amis, ses enfants. Cette image simple s'était imposée quand il avait eu ses problèmes, ses crises. Elle avait encore du sens maintenant qu'il voulait mourir dans son sein. Il espérait un après parce qu'il y avait eu un avant. C'est ce dont il était certain. Il fallait revenir d'où il était venu, cet endroit qui n'avait été qu'un souvenir originel jusque-là.

Depuis quelques semaines, il pensait la séquence de façon plus précise. Tant que la mort reste loin, on ne veut pas la penser, par superstition. Alors qu'il en avait décidé, à quelques jours prêts, la date, il avait dû étudier tous les détails. Il en était ainsi comme du reste, c'était comme un scénario ultime qui devait être juste, qui devait le tranquilliser et satisfaire, ultimement, sa vanité.

Le bateau était devenu, avec le temps, un être bien vivant, qu'il considérait comme tel. Dès qu'il en avait eu les moyens, il l'avait cherché puis trouvé sur un

quai du port des Minimes à La Rochelle, marqué par la majesté de sa longue forme effilée et imposante, luisante d'une belle laque bleu marine. Il lui arrivait de lui parler quand il naviguait seul. Le bateau ne lui répondait pas plus qu'un autre animal domestique mais ils partageaient tous les deux la même mémoire des traversées en famille, des soirées sur les banquettes du cockpit, au coucher du soleil, quand on parlait trop fort, qu'on avait trop bu à raconter n'importe quoi.

Le bateau semblait bien vide à présent. Yann se posait dans le salon intérieur, son verre en main sur la table et se mit à pleurer de rage. Il remontait une détresse profonde d'enfant, il avait la rage qu'il avait toujours eu contre la vie quand elle est triste et injuste. Il avait toujours rêvé que tout fut éternel, que du début à la fin les choses ne changent pas, que les enfants ne grandissent pas et restent dans leur innocence première, que les parents ne meurent pas et qu'ils restent de bonnes étoiles, que les champs demeurent dans leur splendeur estivale, que les chevaux n'en finissent pas de galoper, que tout, du monde, soit dans un équilibre parfait que Dieu trouverait enfin à sa guise.

Il séchait ses larmes d'un revers de main parce qu'il ne voulait pas flancher ou se montrer faible au ciel. Il finissait un trait de whisky après l'avoir fait tourner dans le verre. Saloperie.

Il sortait de la cabine pour reprendre l'air extérieur. Il se tenait les jambes écartées sur le cockpit et faisait entrer toute la fraîcheur qu'il pouvait, en fermant les yeux. Le plaisir était là, de nouveau, rassurant.

Il redescendait à la cabine pour préparer à manger. Quelques tomates, du riz et du poisson suffirait à satisfaire sa soirée. Il ouvrait une bouteille de bourgogne et mis en lecture l'album Electric Warrior de T. Rex. La qualité de la sonorisation du bateau était un plaisir encore à cet instant. Le voilier avait été l'objet de toutes ses obsessions pour le parfait. Du fond de la cale jusqu'en haut du mat, tout devait sonner idéalement. Cuisiner, manger, appareiller se vivaient comme un balai aux gestes milles fois répétés et milles fois perfectionnés. Ainsi devait être la vie pour Yann, une répétition infinie de gestes beaux.

La tomate et le riz descendait dans sa gorge comme une odeur familière. Il se souvenait instantanément de ses heures d'été, enfant, à ta table avec ses parents.

Ce repas simple le sortait du temps, il lui semblait qu'il n'y avait plus ni passé, ni présent, ni futur. Il y avait le goût dans sa bouche qui était ainsi de toute éternité, depuis que le riz et la tomate ont poussé sur terre. Lui disparaîtrait mais le riz et la tomate allaient probablement restés, même domestiqués, transformés par la science. En tout cas il le fallait. En tout cas, il aurait voulu implorer pour qu'il en soit ainsi.

Deux verres de bourgogne avaient eu raison de sa clairvoyance. Le rouge semblait se mélanger au vert, les effluves partaient entre le hublot et l'entrée de la cabine. L'air était frais et apaisait son chagrin. Il caressait de la main la banquette comme s'il s'agissait d'une cuisse. Il l'aurait voulu, elle, à ses côtés, mais il avait fait un autre choix.

Le soleil déclinait bientôt et il restait assis sur le pont, adossé au mât. Quelques bateaux étaient passés. Quelques baigneurs tardifs s'étaient égaillés sur la plage qui n'était pas à plus de 100 mètres. Il n'avait plus aucune pensée et c'était assez rare. Son regard s'abandonnait au lointain, à l'eau. Tout objet ou décor disparaissait de sa conscience comme s'il était assis sur du sable qui émergeait de l'océan. Tout se noyait dans un bleu qui ne tirait ni vers le vert ni vers le rouge, un bleu aqueux comme une aquarelle. Il n'avait jamais été aussi proche de rien et cette maigre pensée le confortait dans son projet. Allez vers le rien, enfin, l'absence de temps, l'absence du capharnaüm d'une humanité grouillante. La réponse qu'il cherchait était devant lui et il en rêvait depuis le début. Quelle obstination il fallait pour aller chercher ailleurs quelque chose d'aussi familier. Il n'avait peut-être fait que repousser le moment de cette rencontre, par peur. Il n'y a en fait rien et c'est là, sur ce bout de sable, perdu au milieu de l'océan, qu'est le paradis des hommes.

*

Il ne se souvenait pas, au matin, de cette dernière nuit. Il avait dû s'effondrer assommé par le rhum. Le voilier chaloupait doucement comme des hanches généreuses. Il était quelque chose comme 7 heures et il ne fallait pas tarder. Il lui fallait un café et de l'eau. Puis il était décidé. Au dehors, le vent soufflait sûrement du nord, quelque chose comme 15 noeuds bien établis. L'océan restait

calme. Il mit en marche le moteur puis remontait l'ancre depuis le cockpit. Le ciel était complètement dégagé et il se dit que ce serait une belle journée, que Dieu ne devait pas être si mauvais.

Une fois le pilote automatique activé, il sortait la grande voile puis le génois avec énergie. Il mettrait toutes ses dernières forces dans cette entreprise. Il aimait l'énergie qui traversait son corps de ses mains à ses pieds bien posés sur la surface du bateau. Il était bien vivant et encore puissant pour son âge. Les winchs cliquetaient bruyamment, et les voiles claquaient dans l'air tiède. Le bateau prenait un côté, Yann lui fit prendre l'autre et toute cette masse se muait poussant l'eau sur les côtés. On attaquait le premier bord vers San Francisco.

Pendant toute cette remontée, Yann repensait à sa vie. Était-elle vraiment en ordre ? N'avait-il rien oublié avant de partir ? Il s'était préparé comme s'il s'agissait d'un grand voyage et qu'il y aurait un retour. C'était en tout cas ce que tout le monde devrait penser. Il avait toujours fait les choses par principe. Il lui semblait impossible de mettre des personnes dans l'embarras. Ça n'avait pourtant aucun sens dans le contexte, mais il était attaché à ce comportement ou il ne savait simplement pas faire autrement.

Il avait aimé, sa mère d'abord, et quelques femmes. Il avait aimé ses amis et avait tenu à être toujours fidèle même si sa carrière l'avait conduit de-ci delà, toujours plus loin et plus ou moins loin des gens qu'il aimait. Il avait su, tôt, qu'il aurait sa propre trajectoire et que, contrairement à son frère, il lui était impossible d'avoir une vie qu'on aurait dit paisible. Il avait toujours été un guerrier. Il avait eu l'art d'être de tous les combats, surtout les plus insignifiants, jusqu'à épuisement. En réalité, il ne s'épuisait jamais et il l'avait constaté en vieillissant. Il était constamment pris d'une énergie qui le dépassait, qui dépassait ses sommeils, qui dépassait systématiquement tout moment de sérénité.

À l'heure où il tirait ses derniers bords, on le pensait disparu en mer. Il pouvait imaginer le chagrin de tout ceux avec qui il avait passé du temps qui compte. Et ils étaient nombreux. Sûrement, sa disparition avait été annoncé, entre deux événements catastrophiques. Mais au moins, on savait qu'il ne reviendrait pas.

Il laissait derrière lui de très nombreux textes, c'était l'essentiel. Il avait dit tout ce qu'il y avait à dire et à entendre. Mais qui l'avait entendu ? Des centaines de milliers de gens et à quoi bon. Ça n'avait rien changé. On avait espéré qu'il y eut un vrai mouvement, mais il en avait été tout autrement. Décidément, bien qu'il soit convaincu d'avoir eu une vie accomplie, ses pensées n'étaient qu'amertume.

Il y avait eu le beau, quand même. Le beau éclatant et dès ses premières années. Mais comment cette beauté n'était pas parvenue à venir à bout du reste ? C'était certainement le dernier mystère pour lequel il n'aurait pas de réponse. C'était peut-être une question de regard. Ils étaient peu nombreux à pouvoir voir la beauté et encore moins nombreux à pouvoir la créer. Il l'avait chéri toute sa vie pour l'espoir qu'elle apportait.

Peut-être aurait-il la réponse de l'autre côté. Quelle surprise, mais pourquoi pas ? Il s'imagina, au bout du tunnel, accéder au paradis.

— Bienvenue Yann dans ta nouvelle demeure

— Pour combien de temps suis-je ici ?

— Pour l'éternité

— Ça fait long, non ?

— Ça fera ce que tu en feras.

Décidément, la mort serait elle aussi bien décevante. Ça pouvait ressembler à une mauvaise comédie. Et ça ne calmerait certainement pas la colère qui l'avait fait si vivant jusque-là. Quel Dieu sadique et pervers avait pu nous plonger dans un tel enfer et nous donner l'idée que nous étions responsable de la situation. S'il y avait un Dieu, il l'aurait insulté quitte à risquer le pire. Yann avait toujours eu l'audace du coup de gueule qui fait du bien.

Il n'en était pas encore à cette étape mais il lui tardait presque de la découvrir.

On apercevait encore au loin la côte californienne même s'il avait capé nord-ouest. La première fois qu'il était venu, c'était une opportunité. Il était invité par son ami Alexandre à Los Angeles. Il y était venu avec Gabriella et les enfants.

Le chanteur possédait une belle maison à Venice Beach où il passait de nombreux hivers avec sa femme et ses deux enfants. Y était aménagé, en sous-sol, un beau studio d'enregistrement que Yann n'avait pas tardé à investir, mais c'était dans le living room qu'on passait le plus clair de son temps.

Il y avait au milieu un grand canapé de velours orangé qui entourait une table basse en osier avec un grand plateau de verre. Y était disposé quelques magazines de France mais aussi Rolling Stone en version originale. S'y jetaient pêle-mêle sur les coussins, les femmes et les enfants d'abord. Alexandre et Yann aimaient discuter debout, face à face dans un coin et plus personne n'avait leur attention à ce moment. Il en avait toujours été ainsi. Les discussions sur la musique ou sur la politique pouvaient durer des heures et surtout s'ils avaient bu.

Il y avait deux grandes baies vitrées aux extrémités de la grande pièce et elles donnaient sur un jardin fleuri aux larges pelouses. Ça n'était ni Alexandre ni Joan qui assuraient l'entretien, il aurait été absurde pour Joan que des domestiques ne s'occupent pas de l'intendance et de la cuisine. Il y avait un gars qui faisait tout. On ne savait pas bien s'il s'agissait d'un ami très serviable ou d'un pauvre diable qu'on exploitait. C'était en tout cas très commode pour conserver une belle image de gauche et un intérieur très confortable. Yann n'avait jamais osé ironiser à ce sujet car il connaissait l'emprise de Joan sur la situation et ne voulait pas gêner son ami.

Lui n'avait pas été tellement mieux à Paris après tout. Il fallait bien avoir une femme de ménage, un secrétaire, une nounou pour les enfants quand la vie vous aspire vers le haut du panier.

La maison était assez grande pour que chacun des invités ait une chambre. Joan leur avait réservé une belle pièce à l'étage avec un balcon. Elle était blanche, tout était blanc jusqu'au sol de parquet blanchis et les odeurs de la ville s'y mélangeait avec les odeurs du jardin quand on avait ouvert les portes vitrées coulissantes. On pouvait y voir au loin le sunset qui pouvait donner l'illusion d'un quartier très paisible.